

Olivier Nora sommé de quitter Grasset

Il était le PDG de l'éditeur Grasset depuis 2000. L'arrivée imposée de Boualem Sansal dans sa maison s'est terminée dans le divorce. L'actionnaire de Grasset Vincent Bolloré l'a limogé.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

C'est une déflagration dans le monde de l'édition. Olivier Nora, 66 ans, PDG de Grasset depuis 2000, homme respecté dans la profession, intellectuel avisé, réfléchi, reconnu pour son indépendance, aimable mais déterminé, a été le verrou qu'il fallait faire sauter pour accueillir Boualem Sansal dans le riche catalogue de l'éditeur.

Olivier Nora n'était pas opposé à l'arrivée de Sansal chez Grasset. Au contraire. « Au moment où Boualem Sansal voulait partir de chez Gallimard, je l'ai accueilli avec reconnaissance comme l'auraient fait tous mes confrères », disait-il au *Monde*. Le point de discorde a été la date de sortie du dernier ouvrage de l'écrivain algérien devenu français, condamné à cinq ans de prison en Algérie puis gracié et revenu en France. Ce dernier livre, appelé *La légende*, son surnom dans les prisons algériennes, Boualem Sansal voulait le sortir dès le mois de juin : « Mon livre de guerre est prêt et peut sortir demain matin », a-t-il dit au *Journal du dimanche*. Olivier Nora préférait le retarder après la rentrée littéraire, plutôt vers novembre, « pour se laisser le temps de reprendre un ouvrage dont le contenu nécessitait de soigneuses relectures », selon *Le Canard enchaîné*. Vincent Bolloré a préféré se passer d'Olivier Nora que de mécontenter son célèbre transfuge. Car Boualem Sansal, édité par Gallimard depuis toujours, soutenu par Gallimard pendant toute son incarcération, a préféré quitter cette maison et, invité par Bolloré, a choisi Grasset pour son prochain livre.

Olivier Nora a d'ailleurs déjà été remplacé : ce sera par Jean-Christophe Thiery, PDG de Louis Hachette Group. De son nom complet Jean-Christophe Thiery de Bercegol du Moulin a fait carrière pour l'Etat dans le corps préfectoral puis au ministère des Finances avant d'être recruté par le milliardaire Vincent Bolloré pour constituer Bolloré Média, en 2001. C'est lui qui a ainsi lancé Direct 8, devenue depuis C8.

Tentacules

Cette affaire met en lumière les tentacules de Vincent Bolloré pour décider de ce qui se passe dans « sa » maison. Grasset appartient à Hachette, détenu par le groupe Bolloré depuis 2023, dont Vincent, 75 ans, est l'actionnaire majoritaire. Déjà, il a transformé Fayard en maison de droite, sinon d'extrême droite, en publiant Sarkozy, Bardella et l'autrice propagandiste russe pro-Poutine Xenai Fedorova. Les tentacules de Bolloré vont-ils s'arrêter à Fayard et Grasset ? Ou s'étendre à Calmann-Lévy, Stock, Chêne ou Latès ?

Et puis il y a aussi le flou qu'incarne Boualem Sansal. L'auteur de *2084 : la fin du monde*, du *Serment des barbares*, du *Village des Allemands* est-il réellement cet homme libre porteur d'un humanisme moderne que l'on décrivait avant sa libération des géoles du pouvoir algérien ? Le 13 mars dernier, Arnaud Lagardère, le patron d'Hachette, le groupe détenu par Bolloré, l'entreignait à l'occasion de la célébration des 200 ans de son groupe. Autour de lui, Nicolas Sarkozy, Eric Zemmour, Jordan Bardella. Et la une du *Journal du dimanche* du 12 avril le montrait bras dessous bras dessous avec Philippe de Villiers, un homme politique souverainiste et bien plus que conservateur. A moins de dix jours de sa réception à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique où il a été élu le 11 octobre 2025, des questions se posent...

Loufti Chama, itinéraire d'un enfant enfermé

A Recyclart, dans le cadre des labos-chantiers axés ce mois-ci sur l'enfermement et la pensée punitive, Loufti Chama présente « Je suis un voleur », récit d'un enfant coincé en institution puis désigné comme coupable avant même d'avoir grandi.

CATHERINE MAKEREEL

La scène se passe dans les années 1980. Loufti Chama a cinq ans et vit au préventorium de Grez-Doiceau, un établissement de cures où il a été placé avec son frère et sa grande sœur, qui est asthmatique. Un jour, en revenant du réfectoire, il aperçoit une banane. Comment résister à ce jaune pétant, comme un soleil dans l'univers tout gris qui est le sien depuis que son père est mort à 34 ans (d'un cancer généralisé) et que sa mère, veuve à 20 ans, ne peut plus assurer la garde de ses trois enfants ?

Le petit Loufti prend la banane et l'engloutit avant de partir jouer dans la cour, sans imaginer que ce qui va suivre va déterminer une bonne partie de son existence. Madame Odette, en voyant qu'une banane a disparu, hurle aux enfants de se mettre en rang et de lui souffler leur haleine dans la figure. Deuxième dans le rang, l'enfant ne peut cacher l'odeur sucrée du fruit défendu. Il se prend une gifle qui le fait saigner du nez - en quelques minutes, le jaune a viré au rouge - avant que Madame Odette ne lui enfle une pancarte autour du cou où l'on peut lire « Je suis un voleur » et qu'elle ne l'envoie parader ainsi le reste de la journée.

Je suis un voleur, c'est aujourd'hui le titre que Loufti Chama a donné au livre autobiographique qu'il a écrit, avec Julie Daliers et Jean-Marc Turine, pour raconter comment, à force de violences, de manques, d'humiliations, de punitions, et d'une vie ininterrompue en institution (home, IMP, IPPJ), on finit par devenir ce que la société attend de vous en atterrissant dans la pire des institutions : la prison. D'Itrre à Malines, Loufti a passé, si on met toutes ses peines bout à bout, dix ans en prison. Finalement sorti de cet engrenage infernal, il se raconte aujourd'hui au théâtre aussi - dans une mise en scène de Fabrice Murgia - pour mettre des mots sur une catastrophe annoncée dès son plus jeune âge, pour comprendre aussi les leitmotifs qui, avec le recul, dessinent une partition vouée à la dissonance.

Un chemin tout tracé

Premier leitmotiv : les couloirs. « C'était ma première vision du monde », nous confie-t-il. « Je suis resté à Grez-Doiceau de mes 2,5 à mes 10 ans. Je ne connaissais que ces longs couloirs en

carrelage. J'étais terrifié mais en même temps, je les arpentai pour me les approprier. La nuit, à pieds nus, j'essayais d'aller toujours un peu plus loin mais dès que j'entendais du bruit, je remontais en courant. Ça a mis du temps mais je suis arrivé au panthéon : la cuisine. Le but était de prendre une glace dans le frigo mais quand je suis enfin arrivé, c'est surtout mes pieds qui étaient glacés. » Ces couloirs symbolisent surtout un chemin froid, tout tracé, où tout est militaire : l'heure des repas, du dortoir, du lever, du coucher, du laver-les-dents, entre autres règles dictées par une institution déshumanisante et maltraitante.

Régulièrement obligé de passer une partie de la nuit, à genou, sur une règle, sans raison. Contraint de cacher les draps souillés par les pipis au lit pour ne pas être humilié par les encadrants devant tout le monde. Sans cesse giflé ou puni pour un rien. Rabroué par des remarques cruelles du genre : « Plus tard, on t'amènera des oranges à Forest. » « Je ne connaissais pas de forêt, je ne comprenais pas ce que ça voulait dire », se souvient-il. Forcément, une petite musique commence à se former dans sa tête : je dois être un bien mauvais garçon pour mériter tout ça. Sans compter que, pour une raison qu'il n'a jamais réussi à élucider, sa mère reprend son frère et sa sœur à la maison mais le laisse, lui, Loufti, entre ses murs sans amour.

Mis à part une parenthèse enchantée à la Source Vive à Lasne, où il respire et s'épanouit pendant deux ans, l'ado va ensuite être envoyé dans des IMP (instituts médico-pédagogiques), où il côtoie des jeunes au lourd bagage psychiatrique. « Il n'y avait pas d'humanité. C'était vraiment la prison avant la prison. Ça confirmait l'annonce faite depuis mon enfance que j'étais non seulement un voleur mais aussi possiblement un être violent, capable de folie puisqu'on m'avait mis dans un lieu où j'étais assimilé à des malades mentaux. » Si plus tard, en comparaison, l'IPPJ lui fait presque l'effet de vacances, Loufti poursuit dans une vie en décalage complet avec la société.

L'humain comme issue

Une vie qui n'avance pas à la même vitesse que le reste du monde. « Quand je rentrais chez ma mère à Bruxelles le week-end, c'était un autre rythme. Comme s'il y avait un tableau qui passait devant moi - je vois les gens manger, faire des choses - et je ne suis pas de-

En répétition à Recyclart à Molenbeek, Loufti Chama déroule son parcours marqué, depuis l'enfance, par la violence et l'enfermement. © SYLVAIN CRASSET.

dans. En plus, les autres mères du quartier disaient à la mienne qu'elles ne voulaient pas que leurs fils traînent avec moi. Plus tard, avec la prison, c'était pareil. Un jour, alors que je sortais d'une longue peine, un ami est venu me chercher en voiture. Je suis passé du gris du béton au multicolore du dehors. Je me souviens qu'on roulait à du 40 km/h et je criais : « Ralentis ! », parce que j'avais l'impression qu'on faisait du 100 km/h. Et hop, tu retournes en cellule où tout est plus lent, le langage, la gestuelle. Plus brutal, mais plus lent. »

Comment, dès lors, s'adapter quand, depuis tout petit, vous n'avez connu que l'enfermement, la surveillance permanente, les murs, les couloirs, la violence ? Quand vous n'avez pas de diplôme, pas de cadre social ? Comment s'insérer quand, toute votre vie, on vous a exfiltré ? Pour Loufti, la réponse est venue de l'humain, de rencontres avec des personnes qui, enfin, ont cru en lui. Ce sont les ateliers d'écriture hip-hop en prison. C'est Julie Daliers, compagne de toutes les batailles au sein de l'ASBL Lézarts urbains. C'est Fabrice Murgia qui transforme aujourd'hui son histoire en spectacle. En plus d'être vendeur dans une épicerie bio, Loufti Chama s'apprête donc à devenir comédien dans le spectacle *Je suis un voleur*. « Toute ma vie, j'ai dû jouer. Avec les éducateurs, les assistantes sociales, les psychologues, les juges, la police, les magistrats. Chacun jouait son rôle. Et quand tu as tellement joué un certain rôle d'enfant institutionnalisé, tu vas d'office en prison. C'est la suite logique. »

Loin de lui l'idée de faire une pièce sur la méritocratie. Ni de donner un mode d'emploi. Oui, il a connu les institutions, la psychiatrie, la prison, l'armée du salut, mais pas question d'en faire un témoignage larmoyant. « J'ai fait un récit le plus honnête possible pour montrer la vie des invisibles. » Plonger dans le trou noir qui aspire certaines expériences, questionner l'enfermement, mais aussi la réparation, tels sont les fils qui tissent *Je suis un voleur*, mais aussi le labo-chantier organisé par les Variétés et Bruxelles Laïques. Installés à Recyclart à Molenbeek, expositions, installations, performances, arpentages et rencontres questionneront la prison, son intérêt, ses dégâts. Avec *Autopsies carcérales*, il sera notamment possible de visiter l'ancienne prison de Forest après un trajet en bus doublé d'une création sonore pour plonger dans la réalité de l'univers carcéral.

Etape de travail le 18/4 à Recyclart, Bruxelles. Création du 3 au 14/11 au Théâtre National, Bruxelles.